

UNE MAISON DU PEUPLE

pour un judaïsme diasporique

Benjamin Seroussi

CALIBAN

Je voudrais commencer cette prise de parole en vous parlant de Caliban.

Caliban est un des personnages de *La Tempête* de William Shakespeare.

Dans cette pièce, Prospero, duc de Milan, est exilé sur une île sauvage où il rencontre un monstre nommé Caliban et un esprit nommé Ariel. Il les asservit, use de leur pouvoir, domine l'île et, plus puissant que jamais, revient d'exil et récupère son trône. La pièce a été écrite au XVI^e siècle, au début de l'ère où l'Europe commençait sa colonisation globale du monde – dont celle du Brésil.

En 1969, Aimé Césaire a écrit *Une Tempête*, qui raconte la même histoire, mais d'un point de vue anticolonial et pose la question: et si Caliban racontait l'histoire de *La Tempête*? Et si les monstres étaient les protagonistes de la pièce? Que diraient-ils? Seraient-ils entendus? Par qui? Comment?

EXU

Le 5ème acte de la pièce d'Aimé Césaire s'appelle Exu, entité afro-brésilienne du Candomblé qui ouvre et ferme les chemins. Alors que je vous parle, littéralement sous nos pieds, Exu danse dans le film de Yael Bartana *Mir Zaynen Do* que nous projetons en salle noire, ici, à la Maison des Métallos. Ce film va m'accompagner dans cette intervention. Il a été tourné dans le lieu qui nous réunit aujourd'hui et dont je suis le directeur artistique et, ce soir, le porte-parole – la Casa do Povo. C'est toujours bien de commencer une prise de parole en convoquant Exu. Comme il est de coutume de dire en Yoruba, *Laroyê Exu* – je te salue Exu, le messager, celui qui est à la croisée des chemins. *Agô!* Avant d'entrer ici, je me permets de demander au lieu qui nous reçoit de m'autoriser à être ici, aux équipes qui nous reçoivent et à vous qui m'écoutez...

Commençons!

DIASPORA

Boa noite! Bonsoir!

C'est un plaisir immense d'être ici pour vous parler de la Casa do Povo, un centre d'art brésilien, que je définirais comme juif, comme antifasciste et par son exigence. *Je* vous parle en français, car le français est ma langue maternelle. C'est en tout cas la langue dans laquelle j'ai grandi ici à Paris. Mais ce n'est pas pour cela que je suis tout à fait chez moi ici, ou dans cette langue.

Je fais partie de ce que nous appelons la Diaspora juive. Une façon simple de la définir, c'est de dire que cela fait longtemps dans ma famille qu'on ne meurt pas où nos grands-parents sont nés. Mon père est né à La Goulette en Tunisie; ses parents sont nés à Gabès et sont enterrés à Jérusalem. Ma mère, petite-fille de Polonais, est née à Metz.

Une autre façon de parler de la Diaspora, c'est aussi de vous dire que je ne parle aucune des langues maternelles de mes grands-parents: ni l'arabe, ni le yiddish, et que mes enfants, quant à eux, me parlent en brésilien.

Mais la Diaspora ce n'est pas l'exil.

Alors que l'exil est une attente de retour, la Diaspora est un territoire sans retour.

Ce territoire peut être délimité par une langue, une expérience collective, une pratique religieuse, un savoir partagé ou mille autres façons de faire communauté. La Diaspora n'est pas jalouse. Elle n'empêche pas d'autres affiliations. Au contraire. L'identité dans la Diaspora est par essence incomplète et hétérogène. Elle ne connaît pas la pureté. Elle appelle à l'altérité. Elle est agitée, instable. Elle ne fait pas de soustractions. Que des additions. Elle est habitée par le risque de se perdre dans l'autre. Je peux être juif, arabe, brésilien... et m'adresser à vous en français.

CHORALE

En 2011, habitant déjà depuis quelques années à São Paulo, au Brésil, j'ai fait une rencontre et c'est de cette rencontre dont je suis venu vous parler ce soir. C'est une rencontre amoureuse. J'ai rencontré Hugueta Sendacz, qui avait alors 84 ans. Elle en a aujourd'hui 98. 54 ans nous séparent, mais ce n'en est pas moins une rencontre amoureuse – avec elle, mais aussi avec ce que j'ai reconnu de mon histoire en elle et avec le lieu qu'elle habitait: une certaine Casa do Povo. *Volkhois* en yiddish. *Maison du Peuple* en français.

J'avais entendu parler d'une chorale qui chantait en yiddish dans un immeuble abandonné dans le quartier du Bom Retiro, faubourg populaire de São Paulo. Je souhaitais interviewer la régente. C'est donc pour voir Hugueta, la régente de la Coral Tradição que j'entrais la première fois dans cet immeuble: la Casa do Povo.

À l'époque, la chorale d'Hugueta répétait tous les lundis soirs, pour personne, entre autres musiques, le *Chant des Partisans* – *Zog Nit Keynmol* – dans un quartier coréen et bolivien, au cœur de São Paulo, au Brésil. J'étais fasciné.

Hugueta est elle aussi fille de la Diaspora. Elle est née en Pologne en 1926, mais elle a grandi au Brésil. Hugueta me raconta alors son histoire et l'histoire de ce lieu et de son théâtre, situé en son sous-sol. À la

surface, quatre étages se succèdent – chacun plus grand que l'autre. L'immeuble termine avec un toit terrasse et une vue imprenable sur la ville de São Paulo.

Mais, à l'exception du rez-de-chaussée, le jour de ma visite, la Casa do Povo était abandonnée. 4000 m². Alors qu'Hugueta me racontait l'histoire du lieu, j'en arpentai les étages pour en mesurer – non pas ses espaces, mais plutôt mes rêves.

PARIS

On est à Paris, en 1937. La stratégie du Parti Communiste a changé. Il faut faire place à une union d'ampleur contre le fascisme

On est en 1937 dans la cour de la Maison des Métallos, ou plutôt, dans la cour de l'Union Fraternelle de la Métallurgie de la Confédération Générale du Travail. Les Brigades Internationales se réunissent et partent pour l'Espagne lutter contre Franco et le fascisme.

On est en 1937. C'est le Front Populaire et l'Exposition Universelle bat son plein. Au cœur de l'exposition, deux pavillons juifs: le pavillon d'Israël en Palestine, promouvant le foyer juif alors en construction, et le pavillon Yiddish, promouvant un autre judaïsme: un judaïsme en Diaspora.

Dans ce contexte, la section juive de la Main d'Œuvre Immigrée, liée au PCF, organise le Yiddish Kultur Farband. C'est l'union culturelle yiddish (ou juive, tout simplement) – l'IKUF – un appel aux communautés juives du monde entier pour inciter bundistes antisionistes, communistes, socialistes, sionistes de gauche, sociaux démocrates – ceux qu'on appelle les *roite* (les rouges, en yiddish) – à s'unir et à fonder des associations pour lutter contre le fascisme. La culture comme outil pour dribbler la censure et continuer à faire de la politique mais autrement: une chorale, une école, un journal, une compagnie de théâtre, une bibliothèque.

Le délégué brésilien qui participe à cette rencontre revient de Paris et s'engage dans la fondation de diverses associations à São Paulo. Avec la fin de la guerre et ce que nous pensions naïvement être la mort du fascisme, deux idées surgissent: il faut créer un lieu pour réunir et réinventer toutes les associations existantes, et il faut construire un monument en hommage aux victimes de la Shoah. La Casa do Povo est le résultat de la rencontre inattendue de ses deux nécessités. *Azoy hobn zey gefayert dem zig, Assim elas comemoraram a vitória : C'est ainsi qu'ils commémorèrent la victoire* dit l'annonce de la Casa do Povo en 1946.

Surgit donc un lieu étrange où se souvenir des morts, c'est prendre soin des vivants. Un lieu de mémoire vide où il n'y a rien à voir, mais tout à faire. Un monument vivant ou un anti-monument, voire un monument des vaincus qui crient victoire! Parce que c'est original quand même de crier victoire en 1946, alors que les communautés juives lèchent leur plaies. Si le lieu criait victoire en 1946, cela signifiait peut-être que, en dépit du massacre, un judaïsme diasporique était encore possible – un judaïsme sans état et sans armée.

GRÈVE

Le sport national français est sans doute la grève. Si elle devenait discipline olympique, nous serions imbattables. Vous imaginez donc mon excitation lorsqu'en juin 2013, des millions de personnes prennent les rues au Brésil pour discuter le droit à la ville, l'histoire, le traumatisme de la dictature militaire, pour s'organiser autrement... La Casa do Povo - dont je faisais maintenant partie comme membre de l'association - était là, comme un marteau oublié sur une table qui pouvait redevenir utile. Une Maison du Peuple à la recherche d'un peuple manquant.

En juin 2013, la Casa do Povo était calcifiée. Elle —qui avait été un haut lieu de la communauté juive, des avant-gardes pédagogiques, de la résistance à la dictature militaire, des compagnies théâtrales expérimentales et des assemblées politiques dans les années 1950, 60, 70 et 80, elle avait perdu l'ennemi contre lequel elle se définissait - la dictature militaire brésilienne - elle avait perdu ses bases idéologiques qui s'étaient effritées avec la chute du mur de Berlin, et elle avait perdu sa base sociale puisque de plus en plus de Juifs et de Juives avaient quitté les alentours pour des quartiers plus nobles.

**CONTRE
LE TEMPS**

Mais la Casa do Povo était toujours là. Anachronique, mais néanmoins présente: étrange immeuble au milieu du paysage urbain – monumental et abandonné. Une négation absurde du passage du temps qui pointait vers une résistance possible contre le temps. C'est d'ailleurs cela qui l'a peut-être rendue contemporaine à nouveau: le fait d'être là, sans être la fille du temps présent, mais bien d'un temps distant, pouvant agir contre le temps afin d'annoncer un temps à venir¹. Vous me suivez.

Et dans sa décadence, la Casa do Povo est redevenue graine: une chorale. La chorale d'Hugueta qui chantait toujours dans un immeuble de plus en plus désert. Hugueta et sa chorale avaient réussi à maintenir, en chantant, le lieu ouvert – non pas ouvert au public (rare), mais aux possibles (au futur).

Il suffit parfois d'une chanson au bout des lèvres pour raconter une histoire et accéder à nos mythologies. La musique est un outil connu des peuples en diaspora. quand on ne peut rien prendre avec soi, on prend des histoires, des chansons et quelques livres. Et si nous sommes deux personnes à connaître la même chanson,

1 Nous ne pouvons pas ne pas penser à l'aphorisme suivant: « agir [...] c'est-à-dire contre le temps, et par là-même, sur le temps, en faveur, je l'espère, d'un temps à venir. » Friedrich Nietzsche, « De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie » (1874), trad. de l'allemand par Henri Albert, in *Considérations inactuelles*, Mercure de France, Paris, 1907.

nous pouvons former une chorale. et si nous formons une chorale, nous pouvons créer une institution et si nous créons une institution, nous pouvons réinventer un monde perdu, même dans une langue oubliée.

On dit souvent que le Brésil est le pays du futur. C'est Stefan Zweig, réfugié au Brésil, qui aurait le premier proposé cette formulation en 1941 – peu de temps avant de s'ôter la vie. Peut-être parce que le futur n'existe pas, mais qu'il est une idée au nom de laquelle on détruit le passé. C'est d'ailleurs pour cela que cette idée ne m'intéresse pas. Entre le temps passé et le temps à venir, je préfère me concentrer sur le temps présent et sur la possibilité de donner de l'épaisseur au présent.

SOULÈVEMENT

Mais qu'est-ce que je fais de tout cela?

Refaire, recommencer, réparer, rembobiner.

Tous les ans, nous comémorens le soulèvement du Ghetto de Varsovie du 19 avril 1943.

Tous les ans, nous refondons la Casa do Povo.
Le temps circulaire comme point de départ.

Tous les ans, nous chantons le *Chant des Partisans* et terminons en disant *mir zaynen do, nous sommes là* en yiddish. Nous sommes là parce que nous avons lutté et survécu, mais nous sommes aussi là pour les autres. C'est pourquoi lorsque nous disons "plus jamais ça", c'est plus jamais ça pour personne! Pour les Juives et les Juifs, pour les populations amérindiennes au Brésil, pour les populations afro-brésiliennes, pour les populations LGBTQIAPN+ et, aujourd'hui plus que jamais, c'est plus jamais ça pour les Palestiniens et les Palestiniennes. *Mir zaynen do – nous sommes là* en solidarité avec la Palestine parce que nous savons ce que c'est qu'un génocide.

A chaque commémoration du soulèvement du Ghetto de Varsovie, nous nous demandons comment se souvenir d'hier peut être un exercice de solidarité aujourd'hui. Comparer la Shoah, ce n'est pas la banaliser, c'est l'actualiser pour nourrir nos luttes présentes. Si nous nous souvenons du soulèvement

du Ghetto de Varsovie, quels sont les autres soulèvements avec lesquels nous pouvons nous solidariser aujourd'hui – soulèvement indigènes, soulèvement de la Terre, soulèvement afro-brésilien. Comment dire et traduire soulèvement en d'autres langues. *Levante* en brésilien. *Intifada* en arabe. Comment faire résonner ces mots dans une institution juive? Comment nous allier aux soulèvements des autres et à d'autres soulèvements?

Devant tant de massacres, on peut se dire que cet exercice de mémoire n'est pas un franc succès. Pire, que la mémoire et les traumatismes sont instrumentalisés pour permettre d'autres massacres.

ALTÉRITÉ

Si les Juives et les Juifs étaient les “autres” par excellence, notamment en Europe, ces derniers siècles, je me dis qu’un lieu juif se doit d’être ouvert à l’altérité radicale: groupes racisés, minorisés, en lutte. Comme je le disais plus tôt, c’est dans l’autre qu’on prend le risque de se perdre – mais aussi de se retrouver.

Perder-se também é um caminho – se perdre est également un chemin disait Clarice Lispector². Et en juin 2013, les autres du et au Brésil avaient besoin d’un lieu comme la Casa do Povo.

Refaire, recommencer, réparer, rembobiner.

Réunir à nouveau les associations antifascistes – pas forcément juives – du quartier et au-delà. Repenser ce qu’est un lieu d’art. Repenser ce que l’art fait. Inventer une institution fragile sans être précaire, poreuse sans être diluée, ouverte tout en étant cohérente.

**UTOPIE
CONCRÈTE**

Et si nous créions un lieu sans horaires de fonctionnement, sans grilles de programmation, sans expositions, sans saisons, sans ateliers... que resterait-il? Imaginer un lieu d'art pensé avant tout comme un lieu de vie. La culture ne surgit pas (pas seulement en tout cas) lorsque que nous allons voir un spectacle le soir dans un centre culturel. La culture, c'est la langue qu'on parle, la façon dont on s'adresse à l'autre, dont on mange, dont on rit. La culture organise. L'art désorganise. Les deux marchent ensemble.

Depuis 10 ans, à la Casa do Povo je me pose ces questions: comment serait un lieu d'art construit autour d'une notion ouverte de la culture? Un lieu où l'art n'est pas séparé des autres sphères de la vie. Un lieu où nous pouvons développer et accueillir des pratiques pas nécessairement artistiques mais qui fonctionnent à l'instar des façons de faire artistiques: créant une torsion, un questionnement.

C'est ainsi que nous accueillons à la Casa do Povo des groupes de danse, de performance, de théâtre, des artistes qui travaillent en collectif. Mais aussi de la boxe *antifasciste*, une clinique de psychanalyse *gratuite*, des activistes qui repensent le droit à la ville et tant d'autres groupes qui nous invitent à ouvrir les notions d'art et de culture. Certains d'entre eux sont venus avec nous pour notre séjour parisien.

Graziela Kunsch propose La Cour, lieu d'accueil et de soin basé sur la pédagogie radicale d'Emmi Pikler autour de l'autonomie des bébés. Ilú Obá de Min, ensemble de percussions de femmes afro-diasporiques qui jouent des tambours pour Xangô – ce qui leur est normalement interdit – regroupe trente femmes à Paris pour y développer un cortège. Martha Kiss, artiste associée à la Casa, réalise une résidence sur la vitalité et à la maladie. MEXA, collectif né près de la Casa dans une maison d'accueil pour femmes trans, présente sa dernière création. Le Parquinho Gráfico et After 8 Books forment un atelier éphémère d'impression de fanzines, affiches et tracts. Yael Bartana montre *Mir Zaynen Do*, commissionné par et filmé à la Casa avec la Coral Tradição et Ilú Obá de Min. Quatre boxeurs de Boxe Autônomo organisent des entraînements et des combats. Deux personnes du village amérindien Guarani Mbya – Jaxuká e Vera Tete – qui ont déjà planté ici du maïs (*avaxi* en Guarani Mbya)³ en mai à l'occasion du Passages Transfestival – reviennent le récolter, le chanter et le cuisiner à Artagon le 26 septembre.

La Casa do Povo est une espèce d'*utopie concrète*, pour paraphraser Yona Friedman – un lieu

3 *Ayvu, les paroles et les esprits*, PS Métallos (Publication Studio Paris & Publication Studio São Paulo), 2025, Paris.

d'art qui cherche dans des pratiques pas forcément artistiques des façons de faire analogues aux façons de faire artistiques. Quand le Festival d'Automne nous a invités, ce sont ces façons de faire que nous avons souhaité faire venir ici. Pour cela, nous avons donc fait venir 32 personnes – une petite partie de ce que nous appelons le Peuple de la Maison.

CLEFS

Une de nos façons de faire les plus simples, mais les plus efficaces, est de donner la clef de la Casa do Povo à tous les groupes qui utilisent le lieu. C'est rare de donner la clef de chez soi à quelqu'un. Altérité, autonomie et confiance sont ici radicales. Donner la clef, c'est très concrètement décentraliser les prises de décision. En plus de la programmation du lieu, la Casa do Povo est traversée par les activités développées par les plus de 20 groupes qui habitent l'espace. Cela a des conséquences sur notre gouvernance, sur nos finances, mais c'est avant tout cela qui nous permet de développer une autre façon de penser l'institution: plutôt que d'engloutir le monde, elle peut l'accueillir. L'institution ne doit pas tout faire. Et cela nous permet d'être bien plus grands que nous-mêmes.

À notre arrivée à Paris, le Festival d'Automne nous a ouvert les portes des Métallos, les Métallos nous ont très bien reçus et nous avons alors ouvert les portes des Métallos au Festival d'Automne. C'est un jeu de chaises musicales où l'invité devient hôte et où l'hôte devient invité. Gabriela Carneiro da Cunha, Krump, Lia Rodrigues, Nacera Belaza et tant d'autres activités que nous accueillons dans cette maison qui nous accueille.

Ces dernières années, j'ai donc participé à la reconstruction d'un écosystème à la Casa do Povo.

Le lieu est aujourd'hui à nouveau habité par de nombreux collectifs. C'est une réponse au peuple manquant de cette Maison du Peuple dont je vous parlais tout à l'heure. Ces collectifs forment un peuple en devenir – et pas un groupe multiculturel, mais un groupe en continuelle construction collective.

CALIBAN

Il y a quelques mois, je traversais en train une partie de la France. En voyant le paysage défiler par la fenêtre, je me demandais: mais où sont les forêts?

Des champs à perte de vue entrecoupés de quelques massifs d'arbres. Que s'est-il passé? Beaucoup d'entre nous ont grandi en France en lisant à l'école les romans de Chrétien de Troyes et les histoires de ses pieux chevaliers qui traversent de denses forêts, s'endorment aux pieds de chutes d'eau, y rencontrent des nymphes, des magiciens, l'espoir ou leur perte. Où sont les forêts? Elles ont été coupées puis re-plantées. Mais une fois les forêts coupées, les esprits partent. Une fois replantées, les esprits mettent du temps à revenir – quand ils reviennent.

En voyant ce paysage, je pense à un certain Brésil colonisé – qui vient d'être jugé d'ailleurs et devra être bientôt emprisonné. C'est un Brésil qui rêve de devenir la France: un champ de blé à perte de vue, un grand plancher des vaches, un potager à l'échelle nationale.

Mais je pense aussi à ce qui me retient au Brésil.

Le Brésil est encore pour moi le meilleur endroit pour prendre le pouls du monde, pour en prendre la température. Quand on voit cette nature domestiquée par la fenêtre du train, on pense aux forêts brésiliennes – menacées mais magiques et

dangereuses – jardins infinis. Quand on se promène au bord de la Seine à Paris, on se dit que, finalement, tout est calme et apaisé; que l'eau est presque propre et que tout va bien se passer. On se surprend à imaginer les nouveaux objets que nous inventerons afin de résoudre de nouveaux problèmes.

Mais quand on est à São Paulo, on sait que pour que les cochons mangent du soja en Chine, il faut brûler la forêt amazonienne et que, lorsque le vent souffle dans la mauvaise direction, les nuages de cendres plongent la ville de São Paulo dans l'obscurité en pleine journée. On sait que pour construire des tours à New York, les résidus des mines brésiliennes finissent toujours par rompre leur barrage et engloutir des vallées entières et contaminer les rivières. On sait que les pesticides interdits en Europe sont vendus par des entreprises européennes au Brésil et que nous les mangeons.

Je ne suis pas ici pour vous dire que le monde va finir demain, mais pour vous dire peut-être que la fin est plus proche qu'on ne l'imagine vu d'ici. Et j'y reviens: créer une institution au Brésil, c'est travailler dans ce contexte. C'est vivre avec des peuples – les peuples amérindiens – qui ont déjà connu la fin du monde, mais œuvrent à reconstruire et réinventer leurs mondes perdus.

Revenir à Paris, c'est retrouver l'une des racines de mon être, mais c'est aussi me dire à quel point il faut de la distance vis-à-vis de soi-même pour se voir, pour voir le monde, pour lever le voile devant nos yeux, pour lever le brouillard, pour se perdre et pour se retrouver dans l'autre.

Pour en revenir au commencement: et si Caliban vous racontait l'histoire? Et si les monstres montaient sur scène, seraient-ils entendus? C'est pour les entendre, en nous-même et dans les autres, que je pense que nous devons partir.

Texte lu par Benjamin Seroussi, directeur artistique de la Casa do Povo, à la Maison des Métallos, en salle claire, le 13 septembre 2025 à 19h30, à l'occasion de l'ouverture de la Carte Blanche que le Festival d'Automne a proposé à la Casa do Povo. Du 13 au 27 septembre, le programme réunit 32 personnes – une partie de l'écosystème de la Casa.

Benjamin Seroussi est commissaire d'exposition et éditeur. Il est directeur artistique de la Casa do Povo. Seroussi est titulaire d'un Master 2 en Sociologie de l'École Normale Supérieure et de l'École de Hautes Études en Sciences Sociales et un Master 2 en Management Culturel obtenu à Sciences-Po. Il a été directeur adjoint du Centro da Cultura Judaica de São Paulo de 2009 à 2012; commissaire associé de la 31e Biennale de São Paulo, How To (...) Things That Don't Exist (2014) avec Charles Esche, Galit Eilat, Luiza Proença, Nuria Enguita Mayo, Oren Sagiv et Pablo Lafuente; commissaire général du centre culturel Vila Itororó Canteiro Aberto à São Paulo de 2014 à 2017; coordinateur régional de COINCIDÊNCIA, programme d'échange sud-américain de Pro Helvetia- Fondation suisse pour l'art, de 2017 à 2019. Seroussi donne régulièrement des conférences sur le commissariat et la gestion culturelle.

*Ce texte a été édité et imprimé
à Publication Studio Métallos,
plateforme d'édition éphémère
créé à la Maison des Métallos
à l'occasion de la Carte Blanche
donnée à la Casa do Povo par
le Festival d'Automne.*



Scanner le QR code pour écouter
cette prise de parole

